

L'ENGRAVEMENT d'Eva Kavian

L'Engravement. Titre étrange qu'on sent d'emblée confusément lesté d'une lourde charge. Un mot pesant, bien à l'image du phénomène qui désigne les baleines échouées sur la plage. Par homophonie, on entend aussi, dans ce titre, l'aggravation, la gravité. Il y a de tout cela dans ce livre polyphonique d'Eva Kavian, Belge née en 1964, qui passe d'un genre à l'autre, nouvelle, essai, poésie. Ce texte-ci est un roman choral incandescent dans lequel l'écrivaine orchestre un défilé de silhouettes minées par le souci. Elle décrit les allées et venues des visiteurs qui empruntent régulièrement un chemin menant à une unité hospitalière psychiatrique. Passent là ceux qui viennent voir un proche ou un aimé interné pour une durée plus ou moins longue : « *Ils vont rendre visite à leur drame* ». Kavian raconte et interroge l'expérience intérieure de ces visiteurs qui forment « *une horde* », « *une bande* », « *un troupeau* », ce dernier terme revenant souvent. « *Un monstre hybride* », dit-elle encore, comme pour signifier que cette masse est un organisme vivant et véhément.

Là, dans ce chaos de perceptions, on entrevoit les histoires de Tom, Samuel, Loreen, Mattéo, Jonas, Mira, Séléna, Emma, leur quotidien claustré et sous médocs, à la suite d'une crise psychique ou d'un passage à l'acte. Au fil de ces récits croisés, c'est toute la comédie humaine de personnages, souvent des parents, en proie à l'angoisse et à l'incertitude qui se déploie sous nos yeux. « *Vous êtes les compatriotes d'un pays non cartographié. Personne ne vous connaît, personne ne parle de vous. Quand vous quittez cette allée, (...) plus personne ne vous reconnaît, vous n'existez plus. La frontière, elle est là. Tracée autour du troupeau. Là où l'écorce terrestre a craqué en profondeur, vous isolant définitivement de ceux qui ne vivent pas ça.* » Eva Kavian, elle, dévoile un peu cette invisible réalité-là, âpre et douloureuse, et nous immerge dans le flot de cette communauté d'apatrides esseulés.

Anthony Dufraisse

La Contre Allée, 174 pages, 18 €

Conjurer la peur

OU COMMENT UN ROMAN PARVIENT À APPROCHER
L'UNE DES FIGURES LES PLUS FASCINANTES DU XX^E SIÈCLE,
L'HISTORIEN DE L'ART ABY WARBURG.

L'arrive qu'en dépit de la distance qui les sépare, deux corps soient ramenés sur un même plan d'existence. » Marie de Quatrebarbes remarque que, chaque soir, vers la fin de sa vie, Aby Warburg s'endort face à un portrait de Nietzsche qu'il a acquis. Les deux hommes ne se sont jamais rencontrés mais l'un et l'autre ont fait l'épreuve de la folie et n'ont cessé, malgré l'effondrement intérieur, d'entretenir une vision vitaliste et dionysiaque du monde, quand bien même il s'agirait d'enjamber des gouffres.

Tout aussi vertigineuse est pour Marie de Quatrebarbes la tentation biographique : la vie de Warburg est fascinante, sa théorie esthétique révolutionnaire, des écrits savants précèdent le projet et l'écrasent. Comment faire pour parvenir à trouver rapport avec cette figure étourdissante et magnétique ? Echenoz confie avoir attendu plus de vingt ans pour écrire son magnifique *Ravel* accumulant documentation, monographies, photos avant de se lancer en 2006. L'écrivaine résoud l'équation en proposant un récit à l'image de son personnage et plus précisément à partir d'un moment de fracture créant au cœur même du récit un foyer nucléaire autour duquel tous les éléments se satellisent.

Aby est un riche héritier qui, « *à treize ans, renonce à prendre les rênes de la banque familiale, en échange de quoi il fait promettre à Max (son frère cadet) qu'il lui achètera tous les livres qu'il voudra* ». Pas moins de 80 000 ouvrages à la fin de sa vie ! Au sortir de la Première Guerre mondiale, un épisode psychotique le mène à la clinique suisse de Bellevue où officie le psychiatre hétérodoxe Binswanger. Cinq ans durant, Aby y est soigné et il en sort après avoir contracté avec son psychiatre un accord étrange : en gage de sa santé mentale, il s'engage à produire une conférence intitulée « *Le rituel du serpent : récit d'un voyage en pays pueblo* », haut plateau du Nouveau-Mexique où s'est rendu Aby en 1896. Voilà pour les points saillants de la vie de l'historien de l'art. Sauf que le récit

de Marie de Quatrebarbes est tout autre.

Aby est un kaléidoscope. Le récit donne à voir des éléments biographiques sans s'arrimer à la chronologie. Bien sûr, le séjour de 1895-96 aux États-Unis occupe une place de choix, il figure au début mais comme une pierre d'attente, il ne livrera sa puissance que bien plus tard. 1914 est un détonateur : « *comment continuer de qualifier, de distribuer, de raffiner et d'abstraire des idées à partir d'une matière qu'aucune hiérarchie n'ordonne plus, où les hiérarchies s'établissent sur l'absurde et consacrent des monstres ?* », d'autant que Warburg se sent responsable de la situation internationale. S'ensuit une ellipse où on retrouve le personnage à la clinique de Bellevue en 1921 en proie à une terreur sans nom : phobie, paranoïa, hallucinations ponctuent son quotidien. Au contact des Indiens Hopi, « *il a appris que la terreur pouvait faire l'objet d'une composition* ». Ainsi sa crise, il la traverse en produisant une conférence à la clinique, le 21 avril 1923.

Chez Marie de Quatrebarbes, chaque opus élabore non pas son motif mais son régime propre comme si le sujet devait d'abord trouver sa langue et le protocole littéraire grâce auquel il pourra s'incarner. En l'espèce, *Aby* est une sinusoïde en écho au déplacement du serpent observé en pays pueblo, tout autant que le mouvement de la robe des nymphes botticelliennes ou de la danse serpentine de Loïe Fuller ; à l'instar du concept de « *survivance* » de Warburg, « *processus par lequel les motifs migrent, à travers les âges, pour réapparaître* » et qu'il formalisera sous la forme du *Mnemosyne*. La persistance du même et l'analogie comme principe dynamique et esthétique.

Lire ce roman construit comme un long poème est un bonheur de lecture tout autant qu'une manière de revivifier le narratif enfermé trop souvent dans des codés attendus.

Christine Plantec

Aby, de Marie de Quatrebarbes
P.O.L., 208 pages, 17 €